

## Un regard sur... Nos amours de Julie Nioche

Il y a d'abord un dos, dans la pénombre de ce début de représentation. Sa peau est couverte de dessins, peut-être des cicatrices, des plantes, ou des organes : un intérieur affleurant sur la peau, qui se met à bouger, traversé d'énergies isolées. Un battement, une pulsation. C'est doux et précis, comme les frappes des doigts sur le clavecin absent des variations Golberg qui se fredonnent *a capella* durant tout le spectacle. Un vaste cercle lumineux, au-dessus de la scène, éclaire le corps autant qu'il le transforme en ombre, va jusqu'à l'engloutir.

Sur le morceau de Bach toujours chanté, une étrange danse se déploie, en jeu permanent entre la tension et le relâchement, la virtuosité et la désinvolture, la maîtrise et le laisser faire. Parce que Sabine Macher m'a posé la question, avant le spectacle, de ce que m'évoquait son titre, la pièce de Julie Nioche est hantée de ces amours : les miennes et les vôtres, celles de ce corps dansant qui parcourt l'espace du plateau, mû par une force infinie qui le déplace et laisse derrière lui certaines parties à l'abandon, comme la queue des comètes. C'est tantôt la tête qui roule, entraînée par le mouvement, les membres qui sont projetés loin du centre, les seins qui tremblent. Le corps chute, au milieu du cercle, se traîne maintenant au sol, comme devenu soudain superbement empêché de se tenir debout. La lumière flottante aidant, ce tourbillon énergétique m'enivre, je suis comme bougée aussi, je deviens ces points de mobilité dessinés sur le buste, qui déjà s'effacent un peu, au contact du sol, et sous l'effet de la sueur qui coule. Nos amours : celles que nous avons en commun.

Je regarde la deuxième personne, qui se tient, au fond de la scène, en contrepoint, debout et presque immobile. Je pensais qu'elle ne faisait que voir, mais c'est elle qui manie le cercle lumineux, comme une marionnette géante. Et justement, sur une variation plus lente, le corps de la danseuse s'est agrippé au cercle qui le soulève, doucement... Suspension. Souffle retenu. Polarités du haut et du bas, étirement. C'est presque magique. Nos amours : celles qui sont, en français, parce que plurielles, féminines.

La danse de Julie Nioche ne triche pas. Les équilibres sont des déséquilibres. Debout sur un pied, le buste bascule en avant, se rattrape au sol, se redresse. La jambe de terre tremble, l'autre parcourt nerveusement l'espace. Cet essai désespéré de trouver un endroit de stabilité donne le vertige, rend sensible la force gravitaire à laquelle est soumis le corps dansant, qui à ce moment devient fragile, secoué par la précarité de sa station verticale, environné de toutes ces forces invisibles qui l'attirent vers le bas. Il est le dernier résistant, à la périphérie du cercle de lumière, contre cette envie folle de chuter. Et pourtant, ça recommence : comme dans une transe, il faut repartir, courir, danser, s'élever dans les airs pour savoir qu'on retombera quand même. Dans cette danse, nul point d'arrivée : ça se déploie, ça pourrait repartir toujours, s'il n'y avait l'épuisement, et la fin de la musique. Selon la légende, les variations de Bach auraient été écrites pour soigner les insomnies du comte Keyserling : il y a dans la traversée d'énergies que nous propose Julie Nioche quelque chose qui prend soin, à distance, de nos corps, en réveillant sensuellement, par effleurements, les traces laissées dans nos corps par nos amours.

M.M.

Réalisé le 9 juin 2017 dans le cadre du partenariat entre le festival JUNE EVENTS et l'association Anacrouse du département danse de Paris 8